Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: - (1927)
Heft: 3

Artikel: Madame de Bennes, homme d'armes
Autor: Lenotre, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758237

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Madame de Bennes, homme d'armes

Par G. Lenotre

III

Le cantonnement de Ransart était maussade en ces derniers jours de décembre 1793, les émigrés logeaient, par groupes de dix à vingt, dans des masures mal closes et partant mal chauffées. On ne bataillait pas, en ce temps-là, tant que durait la mauvaise saison et le service de la légion de Damas se réduisait à quelques gardes de surveillance aux avant-postes. Il faut bien croire que Mme de Bennes, acceptant toutes les conséquences de sa détermination, s'acquittait de ses corvées à l'égal de ses camarades; quelles pouvaient être ses réflexions quand, son tour de faction venu, elle se trouvait seule en sentinelle dans la campagne, son lourd fusil à l'épaule et sa cartouchière au flanc? Libérée de la gênante promiscuité du casernement, de la constante surveillance de soi que lui imposait sa dissimulation, elle ne pouvait pas ne point songer à la bizarre et tragique situation où elle s'était mise, à son petit manoir normand, caché parmi les pommiers, si rustique mais si bien façonné à ses calmes habitudes. Elle l'a quitté croyant y revenir après quelques semaines d'absence et, depuis dix-huit mois, elle traîne sa misère chez l'étranger, sans espoir de revoir la France d'où elle est proscrite, sans nouvelles de ses enfants qui, s'ils lui écrivaient, risqueraient la prison. En leur qualité d'émigrés, elle et son mari sont, de par les lois de la république, rayés du nombre des vivants; leur Bois-Mancelet doit être maintenant confisqué et vendu au profit de la nation; eux-mêmes sont d'avance condamnés à mort et, s'ils tombent aux mains des Français, c'est l'exécution sans jugement. Tel est le bilan de leur escapade. Comme ils se sont trompés en se lançant dans cette prouesse anachronique, incompatible avec la vie mesquine à laquelle ils étaient rivés, obéissant, — qui sait? — à l'atavisme hérité de quelque lointain ancêtre, du temps où les de Bennes et les de Haussey, bardés de fer, guerroyaient aux côtés de leur suzerain!

Mais pensait-elle à ces choses, la rude femme qui, déjà rompue à l'émoussante discipline du soldat n'avait, dans la crainte qu'on l'obligeât à quitter son mari, d'autre préoccupation que de concilier les contradictions de sa double existence? Elle y réussit certainement, car pour

tous, compagnons ou chefs, elle n'était autre que le « chasseur de Haussey », enrôlé avec son frère le chevalier dans la légion royaliste. On la traitait comme tel et on ne lui épargnait ni fatigues ni dangers. En mars 1794, la campagne recommença; l'armée des émigrés pénétra en France et s'avança jusqu'au Cateau-Cambresis, — à quarante lieues de Paris. Mais la compagnie de Damas, dont les *frères* de Haussey faisaient partie, n'eut pas la satisfaction de fouler le sol français; renforçant la division autrichienne de Riese, elle était détournée vers Dinant, où elle prenait position pour fermer aux troupes républicaines le défilé de la Meuse.

On fut tranquille jusqu'en mai, époque où l'on annonça que l'armée sans-culotte, commandée par Jourdan, approchait, forte de 50,000 hommes; par Sedan et Bouillon elle marchait vers Namur et Liége. Le général Riese, disposant de trois régiments autrichiens, de la légion de Damas et de deux escadrons d'émigrés, s'apprêta à la résistance. Damas fut chargé de défendre, sur la rive droite de la Meuse, l'approche de Dinant; par le tortueux chemin de Foy-Notre-Dame qui gravissait l'escarpement rocheux au pied duquel s'aligne coquettement la petite ville, la légion gagna la vaste plaine qu'encadrent les villages de Dréhance et de Sorinne, et se posta derrière les haies d'une grosse ferme qui est là. Les bleus paraissent bientôt et la bataille s'engage; déjà les Autrichiens se sont repliés sur la rive gauche du fleuve; oubliés ou obstinés les émigrés supportent seuls l'attaque avec une vaillante jactance. Les deux de Haussey combattent côte à côte; l'un d'eux, — le mari, – tombe, frappé d'une balle; sa femme le relève, le soutient, le traîne à l'ambulance, aide au pansement, trouve pour le blessé une place sur un chariot et revient prendre sa place dans le combat. Mais l'ordre de retraite est donné. Face aux bleus, Damas et ses chasseurs reculent vers Dinant, passent le pont de la Meuse dont une arche est aussitôt coupée et s'éloignent sur la rive gauche tandis que les républicains, déjà maîtres de la ville, poursuivent l'adversaire d'une grêle de boulets et de mitraille.

Les émigrés, formant l'arrière-garde de la division autrichienne, gravissent la montagne de Bouvigne, passent au pied des ruines de Crèvecœur, descendent dans la vallée de la Molignée. Les bleus ont traversé la Meuse et harcèlent les royalistes; toute une nuit de marche par Profondeville, Vépion, — huit lieues de route, — avant d'atteindre Namur où les chasseurs de Damas trouvent enfin un cantonnement de repos. Et puis, après une semaine de séjour sous les canons de la forteresse qui inspira une ode à Boileau, la légion se remet en campagne, pousse jusqu'à Florennes, à deux lieues de Philippeville. Le 16 juin,

bataille devant Charleroi, où Béon et Damas formant brigade, repoussent les soldats de Jourdan; succès éphémère: neuf jours plus tard Charleroi est au pouvoir des républicains; le lendemain c'est Fleurus, la grande victoire de Jourdan; les royalistes doivent se replier encore devant l'invincible élan des troupes de la Convention. La légion de Damas, exténuée, se traîne jusqu'à Nivelles, passe un petit village au nom inconnu, — Waterloo, — cantonne au château d'Hougoumont; mais les « carmagnoles » victorieuses talonnent; il faut céder à nouveau, se retirer vers Bruxelles. Le 9 juillet, les chasseurs nobles campaient dans le faubourg d'Ixelles, aux portes de la grande ville belge. La châtelaine du Bois-Mancelet avait suivi cette rude campagne sans faiblir; l'un des officiers de la légion de Béon, le comte de Neuilly, auquel le hasard d'une nuit de bivouac permît d'être perspicace et de surprendre cette pauvre femme, harassée de fatigue, dormant dans un désordre révélateur, écrivait plus tard en rédigeant ses souvenirs d'émigration: — « Aussi courageuse que son époux, elle faisait son service avec une rare exactitude: ses armes, son fourniment étaient toujours bien tenus »; on citait ce chasseur modèle pour son endurance et son courage. — «Cependant, ajoute Neuilly, quelques-uns, je ne sais sur quels indices, soupçonnaient sa véritable identité, mais sans se permettre d'y faire la moindre allusion». Le ton de parfaite politesse, de règle en ces bataillons nobles, excluait tout bavardage inconsidéré, et pas un de ces gentilshommes n'eût divulgué un secret, depuis longtemps deviné peut-être, mais dont l'ébruitement pouvait désobliger une héroïque camarade. Le couple, d'ailleurs, par son infortune et sa vaillance, inspirait le respect à tous ces braves malheureux; car le mari, rapidement guéri de sa blessure, avait repris aux côtés de sa femme son rôle protecteur; il avait présenté celle-ci comme étant « son frère »; c'eût été lui infliger un démenti que de suspecter cette attestation. Voilà qui explique le silence gardé par tous les compagnons de Mme de Bennes. Jeune et jolie elle les aurait, sans nul doute, intéressés davantage et leur réserve eût été plus méritoire; il faut bien rappeler, dût l'héroïne de ce récit en perdre quelque prestige, qu'elle comptait à cette époque 43 ans et n'avait rien d'une évaporée: d'après le comte de Neuilly, témoin irrécusable, elle était grande, forte et laide « au point qu'on pouvait s'y tromper et la prendre pour un homme ».

*

Bruxelles fourmillait de Français prenant agréablement le temps en patience et attendant qu'une défaite de la Révolution leur rouvrit les

portes de leur pays. Lorsqu'ils virent reparaître, battus et refoulés, les corps royalistes et les troupes autrichiennes qu'ils croyaient sur la route de Paris, la déception fut vive; elle ne tarda pas à se muer en angoisse quand on sut que les bleus mettaient impitoyablement à mort tout émigré tombé entre leurs mains. Depuis le début de la campagne, bon nombre de volontaires de Béon et de Damas, faits prisonniers par les bleus, avaient été fusillés sans jugement, sur le simple énoncé de leurs noms. Les soldats de la République, auxquels ces exécutions répugnaient, s'y refusaient souvent; mais il se trouvait toujours un peloton de déserteurs étrangers ou de solides sans-culottes, écumés de la lie internationale, pour remplir cette odieuse besogne; d'ailleurs la France du Nord ne manquait pas de guillotines auxquelles, la loi étant formelle, on expédiait les compatriotes capturés que les militaires ne consentaient pas à tuer. Cette effrayante perspective jette l'anxiété parmi les réfugiés de Bruxelles: il faut fuir; mais où? Et comment? Le temps manque pour ergoter; ces maudits bleus, que rien n'arrête, approchent; déjà la légion de Damas s'est repliée sur Aerschot; en hâte, on la suit et ainsi commence l'effroyable exode; des femmes, des prêtres, des enfants, errant pêle-mêle sur les routes, sans guide, sans but, sans ressources, vont, droit devant eux, poussés par la peur; les uns voudraient gagner le Rhin et s'enfoncer en Allemagne; d'autres se bousculent vers la Hollande, espérant atteindre quelque port où un navire en partance pour l'Angleterre les recevra par charité. Le 10 juillet, Bruxelles est occupé par les troupes françaises; le 11, Pichegru y fait son entrée triomphale, et déjà la ville est dépassée; le torrent des vainqueurs roule vers Louvain, s'étend jusqu'à la côte, gagne Nieuport où 150 émigrés, au nombre desquels étaient des femmes, sont pris et fusillés.

Jours d'horreur et de désespoir. A Bruxelles, une jeune émigrée est sauvée par la mère d'un fossoyeur qui la cache dans un caveau funéraire et, la nuit, lui porte des vivres. Sur les chemins qui mènent vers la Hollande les fugitifs se hâtent; les uns se traînant à pied, harassés dès la première marche, les autres entassés sur des charettes, mendiant un asile, — et parfois du pain. Ceux allant vers l'Allemagne ont du moins le réconfort de cotoyer l'hybride armée hollandaise, — Autrichiens, Anglais, Hanovriens et royalistes, — dont la lente retraite retarde l'invasion des républicains. Car, malgré la déroute, on combat encore: les émigrés à cocarde noire font bravement tête aux envahisseurs: le 15 juillet, la légion de Damas et celle de Béon défendent avec acharnement le passage du canal de Louvain: — 600 Français contre 12,000!...

Les bleus, intrépides, se jettent à l'eau et tentent de traverser le canal à la nage; ils sont repoussés; durant quatre heures la bataille fait rage: les émigrés ne reculent pas. Déjà les Anglo-Hanovriens se sont repliés; les chasseurs nobles de Damas tiennent toujours. Quand leur parvient l'ordre de battre en retraite, il défilent fièrement, sans courir, l'arme au bras, sous les balles et la mitraille. Et l'on voit cette chose admirable: deux de ces chasseurs émigrés ont combattu, depuis le matin, côte à côte; ils se retirent avec leur compagnie décimée; l'un tombe mort, la poitrine broyée par un boulet; l'autre s'arrête, le visage convulsé par la douleur; il semble qu'il veut mourir sur le corps de son compagnon; du moins va-t-il le défendre contre les profanations; sa cartouchière est vide; il met l'épée à la main; une balle l'atteint à la jambe; il ne faiblit pas; un coup de sabre lui déchire le bras; il ne lâche pas son arme et, quand la mêlée s'éloigne, il traîne le cadavre vers un fossé proche, l'y pousse, l'y étend et bêche le sol à l'aide de sa baïonnette, afin de recouvrir d'un peu de terre le mort bien aimé... C'est Mme de Bennes qui creuse la tombe de son mari. Ce devoir accompli, malgré l'imminent danger d'être prise par les bleus et mise à mort, l'héroïque veuve, sanglotante, reprit son fusil et rallia sa compagnie qui, réduite de moitié, se dirigeait vers la Dyle qu'elle passa sur un pont de bateaux. Ce pont franchi, les soldats de Damas se remirent en ligne, recommencèrent à combattre jusqu'à complet épuisement de leurs munitions, et repoussèrent les hussards de Kléber qui durent renoncer à la poursuite.

Dans la nuit, la retraite des émigrés se continua jusqu'à la Nèthe, derrière laquelle ils s'arrêtèrent.

IV

Il fallait que la malheureuse femme dont on conte la tragique histoire fût douée d'une énergie plus que virile car sa douleur ne la trahit pas. Si après le combat du canal de Louvain, où elle venait de perdre celui pour qui elle s'était lancée dans la paradoxale aventure, elle avait avoué à ses chefs et à ses camarades sa courageuse supercherie et son désir de renoncer à un travestissement désormais sans motif, nul doute qu'elle eût pu reprendre les habits de son sexe et quitter la légion où son souvenir serait resté légendaire. Mais, domptant sa peine, elle réintégra sa place au bivouac sans autre souci que de ne pas attirer l'attention et de s'acquitter, comme auparavant, des obligations de son service. Désespérée, attendait-elle l'occasion de trouver la mort? Ou bien, sans autre ressource que la solde de 16 sous par jour, estimait-elle que nulle part elle ne serait

mieux qu'à l'armée, garantie contre les hasards et les périls de la débâcle menaçante? A deux cents lieues du Bois-Mancelet, errante à travers un pays dont elle ne parlait pas la langue, où aurait-elle rencontré secours et protection? Au camp des émigrés du moins, elle était entourée de compatriotes qui l'estimaient pour sa valeur; elle resta donc, liant son sort à celui de cette légion de Damas où l'on affectait de ne la connaître que sous le nom de *Chevalier* de Haussey.

Sans faiblir, elle vécut les dramatiques étapes de la déroute: Bréda, bientôt évacué, Osterhout où l'on séjourna quelques jours et où elle eut le bonheur d'apercevoir M. le comte d'Artois, affable et accueillant; le 9 thermidor venait de délivrer la France de la tyrannie terroriste et les armées de la Convention s'immobilisèrent durant un mois; la République, la crise passée, reprenait haleine. A la fin d'août seulement, Pichegru poursuivait l'offensive et à ses troupes victorieuses les coalisés cédaient partout le terrain. Ainsi commença leur lamentable déroute, à peine retardée désormais par des semblants de résistance; ils tentèrent de s'accrocher à Bois-le-Duc et la légion de Damas y cantonna dans les premiers jours d'octobre; mais les citoyens de la ville, redoutant une prise d'assaut, se rendirent bientôt, livrant aux bleus plus de 400 réfugiés français voués par cette capitulation au carnage; la terreur, abolie en France, ne désarmait pas à l'égard des émigrés. Pichegru sauva la majeure partie de ces malheureux; les survivants, travestis en charretiers, en vivandiers, fuirent vers Nimègue; mais ce n'est là qu'une courte halte; le 7 novembre, cette ville est évacuée et c'est, par le froid et la neige, l'exode définitif vers le Rhin des débris de la petite armée royaliste: « un dénuement presque complet de chaussures et d'uniformes..., sept mois de bivouac, de marches forcées, les blessures mal soignées, les maladies causées par les plaies et la misère, ont épuisé ces intrépides soldats ». Obscure épave du grand naufrage, Mme de Bennes se résigne à suivre, jusqu'à la catastrophe imminente, ce désastre de tous ses espoirs. Seule au monde maintenant, puisqu'elle a perdu l'époux aux pas duquel elle s'était fidèlement attachée et que, sous peine de mort, elle ne peut regagner le petit manoir normand où elle a laissé ses enfants, sa misère disparaît dans cet effondrement du vieux monde et nul ne songe à s'informer d'elle; le nom sous lequel elle se dissimule n'est plus prononcé; ceux qui, plus tard, écriront le récit de cette douloureuse épopée ne songeront même pas à le mentionner; chacun, écrasé par son propre malheur, ne s'intéresse plus au malheur du voisin.

Durant des semaines se poursuit la marche harassante dans la brume

glacée; à peine parcourt-on quatre lieues par jour, tant la neige est haute et la faim torturante; on reconnaît la direction à suivre aux cadavres de femmes ou d'enfants gelés qui jalonnent la plaine. De la compagnie des chasseurs nobles de Damas, il reste 42 hommes; les autres sont morts ou disparus. Enfin, le Rhin franchi, la poursuite des bleus se ralentit; mais il faut marcher encore, s'enfoncer en Allemagne, passer l'Ems, puis le Weser, et, après une station à Brême, pousser jusqu'au bord de l'Elbe où l'on s'arrête dans la petite ville de Stade, au début du printemps de 1795. Comment vivre? Les émigrés à cocarde noire ne reçoivent plus régulièrement leur solde; les casernements font défaut; qui paierait, qui abriterait ces étrangers inutiles et compromettants? Alors chacun s'ingénie à trouver un gagne-pain; la riche ville de Hambourg n'est pas éloignée; les émigrés y pullulent: on s'y case, on s'évertue, on parvient à ne pas mourir de besoin, malgré la dureté des Allemands ébahis de cette invasion de nobles fugitifs dont ils ne s'expliquent pas la conduite: — «Pourquoi êtes-vous partis de chez vous, demandent-ils; on ne vous payait donc plus vos gages?»

Qu'advint-il de Mme de Bennes? A quel métier était-elle apte? Se loua-t-elle comme fille de ferme, comme femme d'ouvrage? Parvint-elle, ainsi que d'autres, à subsister, en ravaudant le linge, en râpant du tabac, en faisant de la pâtisserie, de la dentelle ou du jardinage? Il est certain qu'elle trouva moyen de vivre et n'avait pas perdu le contact avec ses camarades de la légion de Damas, puisqu'on la revoit avec eux le jour où, sur les instances du comte de Puisaye, le gouvernement britannique, résolu enfin à secourir les Bretons et les Vendéens en lutte contre la révolution, décida de recueillir les débris des légions à cocarde noire pour en grossir le corps de débarquement qu'il s'apprêtait à diriger vers Brest ou Lorient. Le 22 juin 1795, les émigrés de Stade montaient à bord des navires anglais, qui, partis de Hambourg et de Brême, les déposèrent, le 11 juillet, dans la nuit, sur la grève de la presqu'île de Quiberon, à l'ouest de Vannes. C'est ainsi que rentra en France la anglais, et portée au contrôle de la noble armée d'invasion sous le nom de Haussey, qui était le sien, et sous le titre de *chevalier*, hérité de son prétendu frère mort en combattant pour le Roi.

*

Elle était là à six ou sept journées de marche de sa vieille gentilhommière normande; elle eût pu, reprenant le costume des paysannes, atteindre le Bois-Mancelet sans malencombre, car les campagnes du

Morbihan, de l'Ille et Vilaine et de la Sarthe qu'il lui aurait fallu traverser, demeuraient presque unanimement royalistes; une émigrée y était assurée d'asiles discrets et de guides fidèles; mais, soit qu'elle préférât rentrer chez elle « en vainqueur », — ce qui ne pouvait manquer, l'armée des émigrés devant, d'après les prévisions les moins optimistes, conquérir en un mois toute la Bretagne, le Maine et la Normandie, —soit que, devenue soldat dans l'âme, elle se crût engagée à servir jusqu'au licenciement régulier de sa légion, elle ne pensa pas à quitter ses compagnons d'armes. Ceux-ci, semble-t-il, n'ignoraient plus sa véritable personnalité: — « Nous avions pour elle, écrit l'un d'eux, tous les égards dus à son noble caractère et à son beau courage ». Peut-être n'avait-elle qu'une pensée: venger son mari en restant fidèle à la cause du Roi pour laquelle il avait donné sa vie.

Sac au dos, mousquet à l'épaule, giberne au flanc, elle fut donc avec ceux qui, débarqués des navires anglais, s'attendaient à trouver tout l'ouest de la France déjà rallié au Roi légitime et la route de Paris ouverte. Hélas! Depuis un mois que les premiers corps d'émigrés occupaient la presqu'île de Quiberon, l'incapacité de d'Hervilly, leur chef, la présomption vaniteuse de Puisaye, promoteur de l'expédition, l'insouciance méthodique des Anglais, n'avaient obtenu qu'un seul résultat: celui de faire bloquer l'armée royale dans la presqu'île par les troupes républicaines qui la tenaient là — « comme un rat dans une ratière ». Avec ses compagnons venus de si loin, Mme de Bennes ne prenait pied sur la côte de France que pour assister au plus affreux de tous les désastres qu'eurent à subir les combattants de la Monarchie. Les émigrés à cocarde noire, sous le commandement du jeune Sombreuil, accomplirent des prodiges: la légion de Damas manquait de cartouches; — on en avait distribué six par homme et les transports anglais regorgeaient de munitions! — Elle se rua sur les troupes de Hoche à la baïonnette; repoussée, refoulée sur l'étroite bande de terre, elle livra le dernier combat de cette lamentable expédition. Qui ne sait ce que fut le dénouement? Presque toute l'armée royale prisonnière, emmenée en longs troupeaux vers Auray et vers Vannes; l'entrée en fonction des impitoyables commissions militaires; la fusillade en masse de ces cohortes de gentilshommes émigrés, pris les armes à la main sur le territoire de la République, et que frappaient les implacables lois de la Terreur.

Ces représailles sanglantes se prolongèrent durant de longues semaines: les chefs périrent les premiers; des autres que la petite ville d'Auray et les villages environnants ne pouvaient plus contenir, un certain nombre

fut expédié sur Vannes: un convoi de cent y arriva le 29 juillet; un autre de cent cinquante y parvint le 31, tous deux composés de soldats nobles châtelaine du Bois-Mancelet, vêtue de la casaque rouge des soldats de la légion de Damas. On logea les premiers à la Porte-prison, vieille geôle dont l'une des tours est encore debout; le second convoi fut abrité dans l'église Saint-Paterne ou dans la ci-devant chapelle des Jacobins, aujourd'hui remplacée par le bel hôtel de la Préfecture. C'est là que Mme de Bennes, résignée à son sort, attendait la mort, voulant jusqu'au bout partager le sort de ses compagnons.

Parmi les détenus de la Porte-Prison, se trouvait un chasseur du corps de Damas, âgé de 19 ans, J.-B. Jacquier de Noyelle. Son jeune âge devait le préserver de l'exécution. Un jour qu'il prenait le frais au sommet de sa tour, il aperçut, sous le porche de l'église voisine remplie de prisonniers, l'un de ceux-ci qui lui adressait des signes; il le reconnut: c'était le chevalier, ou, pour mieux dire *la chevalière* de Haussey; elle exprimait par gestes qu'elle n'avait rien à manger et qu'elle souffrait de la faim. Noyelle savait l'histoire de la malheureuse femme dont il avait souvent admiré la valeur et l'endurance. Dans l'impossibilité où il était de lui venir personnellement en aide, il la signala à l'une des dames de Vannes qui se dépensaient témérairement à pénétrer dans les prisons. Toutes les Vannetaises, nobles, riches, bourgeoises ou simples ouvrières, s'ingéniaient, en effet, à consoler les détenus; elles procuraient à ceux qui allaient mourir les secours de la religion, se chargeaient de leurs dernières lettres; quelques-unes achetant les geôliers, ou par d'autres moyens, furent assez heureuses pour soustraire à la fusillade plusieurs condamnés. La généreuse femme à qui Noyelle recommanda Mme de Bennes se nommait Mme du Portail; elle avait déjà assuré l'évasion d'un officier royaliste, sorti de la Porte-Prison sous des habits de paysanne: elle entreprit sans tarder de sauver l'héroïque Normande dont Noyelle lui conta les malheurs. Il était temps, Mme de Bennes avait passé cinq fois devant la commission militaire qui venait de prononcer son arrêt de mort. Mme du Portail courut aux Jacobins, parvint à y trouver la condamnée à laquelle elle apportait, outre des vivres, une robe, un bonnet et une mante, déguisement que la prisonnière revêtit, comme bien on pense, sans hésitation ni embarras. Ainsi *travestie*, elle sortit de la geôle au bras de Mme du Portail qui la conduisit jusqu'à la côte et l'embarqua clandestinement à bord d'un bateau de pêche au moyen duquel la fugitive put rallier l'escadre anglaise qui croisait encore en vue du Morbihan.

A l'automne de cette même année 1795, l'errante dame du Bois-

Mancelet arrivait à Londres et se logeait dans un garni de Maddox-street. Le Comité de secours aux réfugiés lui accorda une modeste allocation et l'Office des émigrants lui fournit du linge et des vêtements. Le chasseur noble de Damas redevenait Mme de Bennes et la brume, de nouveau, enveloppa sa vie: rendue timide par sa pénurie et par sa gaucherie, la pauvre proscrite ne se mêlait pas à l'élégante quoique besogneuse société que formaient à Londres les émigrés français: son arrivée ne lui valut même pas la vogue éphémère due à la singularité de ses aventures: pourtant, à la requête d'un libraire avisé, elle entreprit d'écrire ses *Mémoires* et son récit fut édité, copieusement corrigé, sans doute, et traduit en anglais par quelque collaborateur anonyme, car, n'ayant jamais tenu la plume que « pour des comptes de servantes ou des recettes de ménage », elle eût été fort empêchée de tracer le roman tragique de sa vie. Le volume, la plaquette pour mieux dire, — 46 pages. — fut mise en vente au début de 1796. Par malheur cet ouvrage demeure introuvable: ni la Bibliothèque nationale de Paris, ni, paraît-il, le British Museum ne le possèdent et l'on en ignorerait la publication si, à l'époque où il parut, la *Monthly Review* ne l'avait mentionné avec éloge[1]). Il est certain que cet écrit ne valut pas la gloire à son auteur; il n'est pas moins sûr qu'il ne l'enrichit point, bien que, par surcroît d'attraction, Mme de Bennes eût annoncé que son opuscule était vendu à son bénéfice et qu'on pouvait le recevoir de sa main à son domicile de Maddox-street, no 21... Mais la plupart des gens vivaient alors des romans bien plus pathétiques encore et plus angoissants, et il est bien possible que celui-là passa inaperçu. La noble Normande continua donc à végéter, silencieuse et oubliée, s'enlisant davantage chaque jour dans ses déceptions, ses regrets, son deuil et son dénuement.

V

Au manoir de Bois-Mancelet, depuis ce jour de l'hiver de 1792 où s'étaient enfuis Timoléon de Bennes et sa femme, on n'avait reçu d'eux aucune nouvelle. Leurs deux enfants, Charles, qui touchait alors à ses 14 ans et Isabelle qui en comptait 11, demeuraient à la charge de leur

---

[1]) Si ces lignes tombent sous les yeux de quelque érudit ou de quelque bibliophile anglais qui ait connaissance de la brochure de Mme. de Bennes, je serais profondément reconnaissant d'en être avisé. Cette brochure a pour titre: *A Narration of the sufferings of Louise-Françoise de Haussey de Bennes, who served in the Army as a Volunteer, from 1792 to July 1795, when she was made a prisoner at Quiberon, with her examination at Vannes, from whence she made her escape, the day before that which was appointed for her execution. Translated from the manuscript of the Author*, 8^0^ 46 p. C'est au tome XIX, p. 35 de la *Monthly Review* que se trouve la courte annonce de cette publication.

grand-père, Alexis de Bennes, plus que sexagénaire. On a vu qu'un mur de lois draconiennes s'était élevé entre la France et les émigrés; toute correspondance, toute relation avec eux étaient interdites et il paraît bien probable que jamais les deux *hommes d'armes* de l'armée royale ne tentèrent ou ne trouvèrent l'occasion de communiquer avec les chers êtres laissés au Bocage normand. La situation de l'aïeul n'en restait pas moins périlleuse: on n'ignorait pas dans le pays la disparition de son fils et de sa bru; on ne doutait pas qu'ils ne fussent passées à l'étranger, ce qui rangeait Alexis de Bennes, en sa qualité de père et beau-père d'émigrés, dans la classe des suspects et autorisait les fonctionnaires locaux à séquestrer les biens des deux transfuges. Dès la monarchie abolie et la bride lâchée aux sans-culottes, commençaient les tracasseries. Par bonheur les Jacobins de Lonlay-le-Tesson, commune dont dépendait le Bois-Mancelet, n'étaient pas intraitables, et, peut-être, comme beaucoup d'autres, ne tenaient-ils point, crainte d'un revirement, à se brouiller avec leurs ci-devant seigneurs: en décembre 1792, la municipalité, obligée de verbaliser, décerna au *citoyen Alexis Debennes* un certificat constatant que, âgé de 67 ans, « il vivait misérablement avec ses deux petits-enfants, n'ayant qu'une fortune si médiocre qu'à peine suffisait-elle à leur procurer les objets de première nécessité ». La pauvreté était alors la meilleure sauvegarde et la Terreur commençante ne se montrait pas impitoyable là où il n'y avait rien à prendre.

Pourtant les lois contre les ci-devant nobles s'aggravaient de jour en jour: les de Bennes étaient très aimés de leurs villageois, mais pas au point que ceux-ci risquassent l'échafaud pour les en sauver; comme il était à craindre qu'une indulgence trop manifeste n'attirât sur ses protecteurs les foudres de quelque missionnaire de la Convention, on délivra au vieux châtelain une attestation de civisme, déclarant « qu'il s'était toujours comporté en bon et loyal citoyen et professait les principes les plus purs ». Ainsi affublé en républicain, on le laissa tranquille pendant quelque temps. Quand vinrent les mauvais jours de l'an II, il fallut bien pourtant simuler la rigueur; en pluviôse, les officiers municipaux de l'endroit se présentèrent au Bois-Mancelet, dressèrent l'inventaire des meubles, apposèrent les scellés partout et proclamèrent les biens composant le modeste domaine séquestrés au nom de la Nation; cette mesure ne changeait pas grand chose à la situation d'Alexis de Bennes; son effet, en tout cas, fut court, car un mois après la chute de Robespierre on rendait au vieux ci-devant la jouissance provisoire de la propriété. C'était, à peu près, vers l'époque où, dans les plaines de la Hollande, Mme de

Bennes creusait, sous la mitraille des bleus, la tombe de son mari, mort en fervent royaliste. L'année suivante, la municipalité de Lonlay-le-Tesson levait les scellés naguère apposés pour la forme, et c'en était fini des démêlés du Bois-Mancelet avec la Révolution.

Les grandes forêts qui avoisinent le petit manoir offraient aux chouans de Basse-Normandie des retraites sûres et l'insurrection royaliste se prolongea dans cette région durant sept ou huit ans, avec des intermittences d'apaisement et de reprises. La gentilhommière des de Bennes, si bien isolée, si bien cachée sous les pommiers, offrit souvent un asile aux officiers et aux soldats de M. de Frotté, le Charette normand. On n'en peut douter car la fille des chasseurs nobles de Damas, la petite Isabelle, qui atteignait en 1801 sa vingtième année, fut courtisée et demandée en mariage par un jeune lieutenant des insurgés, Henri Alexandre, âgé de 30 ans: issu de famille noble, il avait fait bravement le coup de feu contre les bleus et tenu la campagne jusqu'à la dernière pacification. Le grand-père d'Isabelle, Alexis de Bennes, jugeait fort assortie l'union qui se présentait pour sa petite-fille; mais, grande difficulté, Isabelle était-elle orpheline? Ses père et mère devaient-ils être considérés comme décédés et pouvait-on se passer de leur consentement? Sinon, comment l'obtenir? Par quel moyen connaître le coin du monde où ils se tenaient cachés? On s'informa; soit par des émigrés revenus d'Angleterre, soit par des survivants du désastre de Quiberon, vivant, depuis lors, en robinsons dans les bois au dans les landes et qui, maintenant osaient reparaître, on connut qu'il ne fallait conserver aucun doute sur le sort de M. de Bennes; il était mort, assurément, au cours de la campagne de Hollande, attendu que personne ne l'avait vu aux côtés de sa femme lors du débarquement sur la terre bretonne. Mais Mme de Bennes, qu'était-elle devenue? Nul depuis des années n'en avait entendu parler. Isabelle et son fiancé écrivirent une lettre qu'ils adressèrent à Londres où séjournaient encore nombre de Français, parmi lesquels beaucoup de Normands, et où fonctionnait toujours le Comité de secours en rapport avec tous les émigrés besoigneux. La lettre resta sans réponse. Un conseil de famille tenu au Bois-Mancelet résolut de passer outre et, avec l'autorisation de son aïeul, de son frère Charles, de son oncle et de sa tante de Romay, — celle-ci était une sœur de Mme de Bennes, — Isabelle de Bennes épousa Henri Alexandre le 19 brumaire de l'an XI de la République (10 novembre 1802) devant la municipalité de Lonlay-el-Tesson.

Quelques semaines plus tard, le jeune mari jugeait déférent d'annoncer cet événement à la mère de sa femme. Elle est charmante sa lettre qui

dut partir, sinon sans adresse, du moins avec une suscription des plus vagues, et qui fut livrée au hasard:

— « Votre chère famille, écrivait Alexandre, a longtemps mais en vain cherché de lieu de votre retraite. Voilà un mois que j'ai l'honneur de vous appartenir. Les mouvements révolutionnaires qui ont eu lieu dans notre malheureux pays m'ont mis dans le cas de prendre les armes et de servir la cause que vous avez vous-même défendue avec gloire. Le sort des combats m'amena parfois au milieu de vos parents et je fus présenté à mademoiselle votre fille. Je fus assez heureux d'en recevoir, ainsi que de vos proches, un accueil favorable et, tout espoir de découvrir votre séjour étant perdu, le consentement de l'aïeul, de madame votre sœur et de son époux a mis le comble à mes vœux en me faisant l'époux de Mlle de Bennes... »

Ce joli billet n'eut pas meilleur effet que le précédent: des semaines, des mois s'écoulèrent, et rien ne permit de supposer qu'il avait atteint sa destinatrice. Enfin, au bout d'un an, arrivait au Bois-Mancelet, une lettre timbrée de Hambourg, — 20 septembre 1803. — Une lettre de Mme de Bennes! La première depuis le début de la Révolution! Celle-ci, très affectueuse, très digne, avec une nuance d'embarras et de contrition, mérite, à l'égal de l'autre, d'être citée textuellement. Par malheur, on n'en possède qu'une version évidemment « corrigée » et ses termes mêmes impliquent que l'ex-homme d'armes de l'armée des émigrés, un peu penaude de son orthographe, ne se risquait pas en des développements hasardeux:

— « Monsieur, j'ai reçu votre seconde lettre, mais je n'ai pas reçu la première, et j'ignore où elle est restée. Je suis charmée que ma fille ait eu le bonheur de vous plaire. Je n'ai pas moi, celui de vous connaître, mais j'ai beaucoup entendu parler de votre famille, et si mon consentement peut ajouter à votre bonheur, je me croirai trop heureuse d'y être pour quelque chose. Permettez-moi de vous compter au nombre de mes enfants que de malheureuses circonstances m'empêchent d'embrasser... Nous sommes ici entourés de français et notre ville est dans une tristesse incroyable. Peut-être vais-je être forcée de fuir plus loin encore; mais partout où je serai je vous donnerai de mes nouvelles et serai bien heureuse d'avoir des votres. J'avais envie d'envoyer à ma fille quelque chose de nouveau de ce pays-ci; mais il faut attendre de plus heureux moments. Je finis, mes enfants, en vous embrassant de tout cœur et en vous demandant de ne pas m'oublier.

Louise de Bennes, née *de Haussey*.

Je vous prie de bien dire des choses à ceux qui veulent bien se ressouvenir de moi. Ne soyez pas surpris si j'écris quelques mots comme les allemands; je suis quelquefois trois mois sans parler français, de manière qu'il y a beaucoup de mots que j'oublie.

*

Elle ne l'avouait pas, la pauvre proscrite, mais cet appel venu de son cher Bois-Mancelet avait éveillé dans son cœur des échos insoupçonnés.

Elle s'était crue à jamais oubliée, méprisée peut-être; elle n'avait osé donner aux siens signe de vie, redoutant un blâme ou une rebuffade; elle professait l'humilité des vaincus; peut-être avait-elle honte ou remords de son escapade... Et voilà qu'elle apprenait, après dix ans, qu'on pensait à elle, qu'on l'aimait encore, qu'on était fier de son courage; et, tout aussitôt étreinte du désir nostalgique de revoir ses enfants, sa vieille maison, ses pommiers, ses vaches et ses poules, elle s'était informée des moyens de rentrer en France. Bien longtemps avant d'écrire sa lettre, elle avait juré devant le ministre plénipotentiaire de la République française à Hambourg, « d'être fidèle au gouvernement établi par la constitution de l'an VIII » et de n'entretenir désormais « aucune liaison ni correspondance avec les ennemis de la dite République »; elle déclarait en outre n'avoir jamais sollicité ou obtenu « aucune place, aucun titre ni traitement des puissances étrangères »; sur quoi le Grand Juge, ministre de la justice, lui accordait, le 2 août 1803, « amnistie pleine et entière pour faits d'émigration ».

Alors, comprenant qu'elle ne comptait pas tout à fait parmi les réprouvés, elle avait écrit sa lettre, brûlant de se mettre en route, mais retenue par le manque d'argent, dont on a vu qu'elle faisait discrètement le demi-aveu. De quoi subsistait-elle à Hambourg? Quelles étaient ses ressources depuis qu'elle avait quitté l'Angleterre? On ne le sait pas et, sans doute, ne l'a-t-elle jamais dit. Dans les récits ou les correspondances des émigrés de Hambourg, qui écrivaient tant, jamais son nom n'est prononcé; c'est donc que « humble parmi les humbles », elle se cachait d'eux, car ses exploits, son nom, eussent fait d'elle, parmi cette société éprise de belles avantures de guerre et d'amour, un personnage en vue, choyé, célèbre. On se demande si, réduite par le besoin aux extrémités les plus héroïques, elle ne s'était pas gagée sous un nom d'emprunt, comme ouvrière ou même comme domestique. Peut-être est-ce là l'une des causes de son silence obstiné, de sa résignation à ne jamais reparaître. Ses enfants trouvèrent le moyen de lui faire parvenir un viatique honorable et aussitôt elle se mit en route; c'est probablement dans les premiers jours de 1804 qu'elle rentra au Bois-Mancelet, et l'on voudrait décrire son émotion quand elle reconnut intact son petit manoir dont elle avait si souvent rêvé; quand, embrassée par ses enfants, saluée bas par ses paysans, pressée, entourée, fêtée, acclamée, elle pénétra dans sa grande chambre aux lambris de chêne et retrouva les choses qu'elle avait quittées, douze ans auparavant, au bras de son mari, exaltée de l'espoir des prochaines et triomphales équipées. Rien n'avait changé depuis lors... si ce

n'est que tout un monde s'était écroulé sur elle et qu'elle revenait sans celui dont elle n'avait pas voulu se séparer.

Mais de ce retour nul n'a rien raconté; on a dit seulement qu'elle reprit ses habitudes de naguère après ce tumultueux entr'acte dont, malgré sa rudesse, elle portait l'empreinte ineffaçable. La dame du Bois-Mancelet, à l'époque de l'Empire, n'était pas une jeune grand-mère, mais un vieux soldat. Lorsque les Bourbons remontèrent sur le trône, elle obtint de son ancien chef devenu à la Cour de Louis XVIII duc de Damas, un certificat attestant que, sous le nom de chevalier de Haussey, elle avait servi en brave durant toutes les campagnes de l'émigration, depuis le siège de Thionville jusqu'à l'affaire de Quiberon, « où elle échappa à la mort par le secours de plusieurs dames de Vannes qui l'aidèrent à se sauver quelques heures avant l'exécution de sa sentence ». En récompense de ses services militaires, le Roi la décora de la croix de Saint-Louis et, probablement est-ce à l'occasion de cette distinction que l'ex-chasseur noble entreprit le voyage de Paris. On était en 1820: comme Mme de Bennes descendait, avec ses petits-enfants, de la voiture publique dans la cour des Messageries, elle avisa un officier de la garde royale qui s'apprêtait à monter dans la diligence du Midi. Elle courut à lui, s'informa s'il n'était pas M. Jacquier de Noyelle; sur la réponse affirmative de l'officier, elle lui sauta au cou et l'embrassa; Noyelle reconnut seulement alors le *chevalier de Haussey*, son ancien compagnon de Damas, dont, ainsi qu'on l'a vu, il avait provoqué l'opportune évasion des prisons de Vannes. Elle lui présenta ses petites-filles, commençait à lui raconter toute son histoire dont il ignorait les péripéties; mais, à son regret, il dut l'interrompre et prendre sa place dans la malleposte. Un autre survivant de la campagne de Hollande, le comte de Neuilly, la rencontra au cours du même séjour, dans le jardin du Palais-Royal: cette fois Mme de Bennes était vêtue d'un costume masculin; d'où l'on doit conclure que, redevenue femme, elle n'avait pas renoncé à être de temps à autre, « homme d'armes », et ceci autorise à admettre une vieille tradition recueillie, il y a quelques trente ans, dans le Bocage normand: les anciens de Lonlay-le-Tesson se souvenaient d'avoir vu, lors de la fête du Roi, Mme de Bennes se promenant fièrement sur la place du village, dans son habit de chasseur noble, avec la croix de Saint-Louis épinglée sur la poitrine. Une dernière fois elle revêtit sa vieille veste bleu clair à collet blanc et coiffa son chapeau ligueur à cocarde noire; et c'était en août 1830, quand elle apprit que le roi de France, — celui qu'elle avait vu, il y avait trente-six ans de cela, comte d'Artois, pimpant, élégant, souriant,

affable, dans la déroute de Hollande, — s'en allait maintenant vers l'exil, et que le cortège funèbre de la Monarchie devait passer à quelques lieues du Bois-Mancelet, se dirigeant à petites journées vers Cherbourg. Alors elle endossa en hâte sa livrée de combat, prit en main son épée, et sans vouloir rien entendre des supplications de ses enfants, se mit en marche, malgré ses quatre-vingts ans, pour se ranger au nombre des derniers défenseurs du drapeau blanc. Mais après quelques pas, elle laissa tomber son épée, s'arrêta, et, constatant son impuissance, fondit en larmes...

Elle survécut huit ans à cette grande douleur et mourut le 11 août 1838, à 10 heures du matin, dans son manoir du Bois-Mancelet. Son corps fut inhumé au cimetière de Lonlay-le-Tesson qui, depuis lors, fut désaffecté: à l'endroit où il se trouvait s'étend aujourd'hui la place sur laquelle s'élève l'église du village.

Aus europäischen Zeitschriften

Annalen (Zürich), Februar: Max Konzelmann, W. Schohaus, A. Haller usw. über Pestalozzi.
Europäische Revue (Leipzig), Febr.: Alfred Weber: « Der Deutsche im geistigen Europa ». H. Esswein: « Kunst als europäische Funktion ».
Deutsche Rundschau (Berlin), Febr.: C. Wandrey: « R. M. Rilke ».
Die Neue Rundschau (Berlin), Febr.: C. H. Becker: « Der Wandel im geschichtlichen Bewusstsein ». H. Kasak: « R. M. Rilke ».

*

Mercure de France (Paris), 15. Februar: J. E. Spenlé: « Les thèmes inspirateurs de la poésie de Rilke ».
La revue européenne (Paris), Januar: Alfred Fabre-Luce: « Genève insuffisant ».
La Revue Universelle (Paris), 15. Febr.: Léon Daudet: « Etudes et milieux littéraires ». M. S. Gillet: « Paul Valéry et la pensée pure ».
Revue de littérature comparée (Vierteljahrsschrift, Paris), Januar-März: F. Baldensperger, « La grande communion romantique de 1827 ». P. Hazard, « De l'ancien au nouveau monde: les origines du romantisme au Brésil ».

*

Nuova Antologia (Rom), 1. Februar: Niccolò Rodolico: « Italia ed Europa nei primi due secoli dell'età moderna ».
Rivista d'Italia (Mailand-Rom), 15. Jan.: Ferdinando Pasini: « L'acme del teatro pirandelliano ».
L'Italia che scrive (Rom), Febr.: Luigi Tonelli: « Francesco Chiesa ».
I libri del giorno (Mailand), Febr.: Elio Gianturco: « R. M. Rilke ».
La Fiera letteraria (Mailand), 30. Jan.: Francesco Flora: « Troppo spirito ». — 6. Febr.: Giovanni Pesce, « Deve darsi il fascismo una disciplina intellettuale? » (Mit Bedenken der Redaktion.)

*

Revista de Occidente (Madrid), Januar: Antonio Marichalar: « Rainer Maria Rilke ». Rilke, « Cuadernos de Malte Laurids Brigge » (Fragment).
La Gaceta Literaria (Madrid), 15. Januar: Nekrolog auf Rilke.

*

The Quarterly Review (London), Januar: F. Melian Stawell: « Greek religion ».
The Times Literary Supplement (London, Literarische Wochenbeilage): Über D. S. Mirskys « Contemporary Russian litterature, 1881–1925 ».